

Robert Bober, *Par instants, la vie n'est pas sûre*

Corpus de textes

Des liens qui nous lient – Parcours de découverte pour une classe de 3^e

Extrait 1 – excipit, p. 341

Faire des choses simples. Simples comme par exemple faire avec Joachim et Sacha, qui ont maintenant douze et dix ans, quelques parties de ping-pong. Parties qu'ils gagnent de plus en plus souvent.

Être grand-père, ça doit être ça aussi : venir quand ce sont les petits-enfants qui nous appellent. Ils sont trois maintenant. Une petite fille est née et sa naissance me demande de rester encore. Elle s'appelle Anne. Elle avait moins d'une journée de présence dans ce monde que déjà Nicolas son papa et Fang sa maman m'envoyaient sa photo de Chine où ils vivent. Il n'en fallait pas davantage. Les larmes étaient là. Alors j'aimerais qu'on me donne un peu plus qu'une parcelle de temps pour la prendre dans mes bras, cherchant à comprendre ce que ses babillages veulent me dire et que je lui raconte des histoires, ces histoires que les petits enfants aiment entendre avant de s'endormir.

Extrait 2 – promenade à la Butte-aux-Cailles (p. 90-93)

À Joachim, j'ai dit que c'était là, sur cette place, même si aucune plaque ne le signale, que le 21 novembre 1783, Pilâtre de Rozier est venu se poser à la fin du premier voyage en Montgolfière. Puis nous nous sommes engagés dans la rue. Du côté pair d'abord, parce que je voulais lui montrer la papeterie Noyelle chez qui nous achetions nos soldats de plomb aujourd'hui remplacés par des bonbons. Après, face au numéro 7 où se trouvait l'épicerie Beck, nous avons traversé la rue. Et comme nous nous étions d'abord arrêtés devant mon école sur le mur de laquelle une plaque indiquait combien d'enfants juifs scolarisés dans cet arrondissement avaient été déportés, j'ai parlé à Joachim de mon copain Henri Beck et de ce qu'il était devenu.

Je suis souvent revenu dans cette rue pour laquelle j'ai gardé une véritable tendresse. Je savais que la petite épicerie n'avait plus rien de son apparence, mais jamais autant que dans le regard de Joachim m'écoutant avec tout le sérieux de ses dix ans, je n'avais à ce point ressenti l'absence d'Henri Beck. L'effet fut soudain, je revoyais avec une exactitude stupéfiante, presque suffocante, le visage d'un autre enfant. Devant moi, sur le bord du trottoir, il y avait un petit garçon, Joachim, sur le visage duquel venait de se superposer celui d'un autre, porteur d'une étoile jaune, qui avait presque le même âge. Les deux visages se superposaient pour ne faire qu'un, et j'avais la sensation très vive de revivre ce moment où Henri Beck, ce matin de juin 1942, m'avait attendu pour, dans une étrange solitude à deux, nous mettre en route pour l'école.

Cette vision, que j'avais crue un moment passagère, était maintenant tenace. Elle n'avait pas traversé toutes ces années. Elle les avait annulées.

J'avais envie d'embrasser Joachim qui tout ce temps était resté silencieux. De le serrer dans mes bras. Je l'ai pris doucement par les épaules pour retraverser la rue. Et, arrêtés devant un bel immeuble en briques, je lui ai raconté une autre histoire qui m'était arrivée.

« Tu vois, Joachim, juste derrière cette fenêtre du rez-de-chaussée, j'avais un copain qui habitait là. Et souvent, quand ses parents n'étaient pas là, de cette fenêtre, armés de sarbacanes, on jouait à envoyer des fléchettes sur les gens qui passaient sur le trottoir d'en face. Comme il n'y avait que nos têtes qui dépassaient du bas de la fenêtre, on n'avait qu'à s'accroupir un peu pour passer inaperçus. Jamais personne n'a trouvé d'où ça venait. Il y en avait qui regardaient en l'air et ça nous faisait marrer. Des fléchettes, on s'en préparait plein qu'on avait confectionnées avec du papier journal. Et alors un jour, j'ai envoyé une fléchette pile au moment où passait un camion de livraison dont les vitres étaient restées ouvertes. Et la fléchette est rentrée par une fenêtre du camion pour ressortir de l'autre en passant à deux centimètres des trous de nez du type qui conduisait le camion. Alors, imagine, y'a un mec comme ça qui roule tranquille en sifflotant et tout à coup zimm ! y'a un truc qui lui passe sous le nez sans qu'il ait le temps de comprendre ce que c'était. Du coup il a pilé net. Quand avec mon copain on a entendu les pneus crisser sur les pavés on s'est aplatis au sol et on a vite arrêté de rigoler. Et quand en plus on a entendu claquer la porte du camion, on a aussi compris que ça voulait dire qu'il en était descendu pour chercher le coupable. Et il s'est mis à gueuler : quel est le con ! Mais quel est le con ! Nous, toujours collés au sol on n'osait plus respirer et on était tout prêts à ramper sous le lit au cas où le type aurait eu l'idée de passer son nez par la fenêtre parce que bien sûr on n'avait pas pris le temps de la refermer. Mais non, il continuait à tourner autour de son camion en n'arrêtant pas de gueuler quel est le con ! où il est ce con ! »

Le visage de Joachim qui s'éclairait au cours du récit m'encourageait à entrer dans les détails, presque à en inventer. Et puis il y a eu son éclat de rire. Un vrai éclat de rire d'enfant. Et j'ai pu le prendre dans mes bras pour l'embrasser. Il avait eu besoin de cette histoire et nous avions eu, tous les deux, besoin de cet éclat de rire.

Extrait 3 – la méthode Dumayet pour lire les textes (p. 20 et p. 176)

« Nous donnions à lire le même livre à cinq ou six personnes. Nous leur demandions de "souligner, à la première lecture, les phrases qui, spontanément, leur avaient plu ou déplu". »

« Scruter le texte (ou le tableau) avec une attention scrupuleuse, s'accrocher à quelques passages qui, pour une raison ou pour une autre, le surprennent, l'intriguent, s'attarder sur une phrase, un motif, un thème, s'interroger sur le choix d'un mot ou d'une couleur, repérer même d'éventuels lapsus, d'apparentes anomalies, procéder à des comparaisons, à des rapprochements ; bref, en présence d'une œuvre quelle qu'elle soit, se poser des questions multiples, quelquefois incongrues, l'intelligence en alerte, la curiosité en éveil. La lecture d'un livre, la contemplation d'une toile deviennent, sous sa conduite, un passionnant exercice de déchiffrement. »

L'écriture des souvenirs – Lecture suivie d'un chapitre entier pour une classe de 3^e

Le souvenir imaginaire (p. 53-56)

Plus tôt dans ma vie.

J'habitais au 30, rue de la Butte-aux-Cailles dans le XIII^e arrondissement de Paris. Dans la boutique où mon père fabriquait et réparait des chaussures, il y avait une cage où deux serins sautillaient et chantaient dès le lever du jour.

Quelle attention l'enfant que j'étais – dix ans – leur portait ? Je ne sais plus.

Le 15 juillet 1942 au soir, le commissaire de police de la rue Bobillot à qui mon père faisait des chaussures sur mesure nous prévint qu'une grande rafle aurait lieu le lendemain matin.

Rendus prudents par les premières persécutions dont furent victimes les Juifs, mes parents n'avaient pas jugé utile de déclarer à la préfecture une petite pièce qu'ils venaient d'acquérir et qui servait essentiellement à entreposer le cuir. C'est dans cette pièce que nous nous étions cachés.

La police, ne trouvant personne dans le logement du troisième étage où nous dormions habituellement, avait apposé des scellés.

Ce n'est qu'au bout de trois jours, qu'avec mon père, discrètement, nous sommes descendus dans la boutique dont il avait laissé les volets fermés. Dans un coin de la cage nos serins étaient couchés sur le côté. Sans eau, sans nourriture, depuis quand étaient-ils morts ? Cachés, nous n'avions pas entendu leur appel. Leurs cris ne nous étant pas parvenus, les oiseaux s'étaient crus abandonnés. Ils se sont tus. Et, inséparables, ils s'étaient couchés pour mourir.

Ce furent mes premiers morts. Et j'avais appris que dans une cage un oiseau ne prend jamais son envol.

Il faut parfois oser revenir sur ses pas et voir ce qu'il y a à récupérer de nos souvenirs obscurs.

Parmi ceux que j'appelle à l'aide, il y en a un que le temps n'a pas effacé.

Deux ans et quelques jours après la mort de deux serins, Paris fut libéré.

Peut-être parce que trop longtemps j'avais été privé du cinéma américain que j'avais tant aimé (*Les Trois Lanciers du Bengale, Robin des Bois*, d'autres encore), mon attirance allait plus naturellement vers les soldats de l'armée américaine, cette armée qui allait gagner la guerre, et je ne pouvais rêver d'une plus belle Libération.

Venu de la porte d'Orléans, applaudi par une foule enthousiaste, un important convoi de camions militaires américains remontait le boulevard Jourdan le long de la Cité universitaire dans laquelle les soldats allaient être quelque temps hébergés.

Ce boulevard était à deux pas de l'endroit où avec mes parents nous avons trouvé refuge. Aussi la rumeur de l'arrivée de ce convoi parvint rapidement aux enfants du quartier, qui, plus rapides que les adultes, coupant par le parc Montsouris, furent-ils les premiers à accueillir nos libérateurs. Plus agiles aussi, nous grimpons sur les plateformes non couvertes des camions avec facilité, aidés en cela, ce qui fut mon cas, par les soldats qui s'en amusaient. Un soldat noir m'avait hissé dans le camion en me prenant la main. Dans la joie d'être là, je l'embrassai comme un membre de ma famille et longtemps il me serra dans ses bras.

Ce souvenir est enrichi d'un autre, aussi tenace, qui l'a immédiatement suivi.

Le lendemain je me suis réveillé heureux. Heureux parce que je savais que j'allais le retrouver. Je le savais parce qu'à un grand que j'avais vu parler en anglais, j'avais demandé ce que voulait dire ce « come tomorrow », qu'il (le soldat) m'avait dit à plusieurs reprises.

Devant le bâtiment où la veille je l'avais quitté, au milieu de ceux qui s'affairaient à je ne sais quoi, je n'eus aucun mal à retrouver celui que je considérais déjà comme mon grand copain américain. Il avait préparé à mon intention un paquet qu'il me tendit avec un grand sourire. J'ai été fier de pouvoir lui dire « thank you » que j'avais aussi appris à dire ainsi que « family » en le prenant par la main et lui faisant signe de me suivre.

Je garde le souvenir très vif du moment où nous sommes allés chez moi. Lui, le soldat noir américain, une main posée sur mon épaule, et moi, marchant près de lui, et fier de cette main sur mon épaule.

Mon père et ma mère se mirent debout lorsque nous sommes arrivés. Mon père s'avança et de ses deux mains serra la main que le soldat lui tendait pendant que je posais sur la table le paquet qu'il avait préparé pour nous. Ma mère, restée un peu en retrait, articula un Merci à peine audible, et les larmes prenant aussitôt la place des mots, elle s'avança elle aussi et porta à ses lèvres les mains de celui dont la seule présence venait de mettre fin à des années d'angoisse et de peurs.

Non, tout ne s'est pas passé comme ça. L'histoire, telle que je l'ai vécue, s'arrête très exactement au moment où, sur la plateforme du camion, « mon grand copain » m'a serré dans ses bras.

Ce qui suit : « Come tomorrow », « family », poignée de main de mon père, les larmes de ma mère, n'est qu'une fabulation à laquelle, pourtant, je reste tout aussi profondément attaché. C'est seulement le fruit de mon imagination né lorsque, revenant chez moi, avec au fond de mes poches un paquet de chewing-gums que je tenais serré, j'ai repensé aux larmes du soldat couler le long de ses joues après que je l'eus embrassé.

Ce souvenir imaginaire fut un des gains les plus précieux du temps de mon enfance.

La rencontre entre Bober et Perec : construire sa judéité – Séquence pédagogique pour une classe de Terminale dans le cadre de l'enseignement de spécialité Humanités, Littérature et Philosophie

Sur *La Disparition* de Georges Perec (p. 191-195)

Quelques semaines après cette projection une jeune femme m'a téléphoné. Elle s'excusait de m'appeler chez moi. Elle avait assisté à la projection et au débat qui avait suivi mais elle n'avait pas osé prendre la parole. Ce qu'elle avait à dire elle ne voulait pas que les autres l'entendent mais elle avait besoin de le dire, c'est pourquoi elle me téléphonait. Alors elle m'a dit que comme les cinq femmes dont elle avait vu le visage sur l'écran, ses parents aussi avaient été déportés alors qu'elle n'était encore qu'une petite fille. Elle m'a dit qu'elle aussi, elle avait vécu, grandi dans ces maisons d'enfants. Et elle m'a dit qu'elle n'était pas heureuse mais que pourtant elle avait tout pour l'être. Et puis elle s'est tue. Je connaissais ces silences qui annonçaient les larmes. Je lui ai dit que je l'écoutais. Alors, entrecoupé de moments où elle ne pouvait plus parler, elle m'a dit qu'elle avait un mari qui l'aimait, qu'elle avait deux petites filles adorables, que sa vie était harmonieuse, et comme elle avait appris à le faire en maisons d'enfants, elle lisait le soir, lorsqu'elles étaient couchées, des histoires à ses filles. Que ces doux moments passés ensemble elle avait du plaisir à les vivre. Et je me disais, à l'entendre, qu'elle devait laisser la porte de leur chambre entrouverte pour que filtre un peu de lumière. Et je me disais aussi qu'avec son mari, ils parlaient sûrement ensemble de leur journée. Mais peut-être qu'elle m'a dit tout ça. Je ne sais plus. C'était il y a presque quarante ans. Mais le souvenir qui m'est surtout resté, c'est qu'elle m'a dit, une fois encore, qu'elle n'était pas vraiment heureuse, et en pleurant elle m'a dit qu'elle était jalouse de ses petites filles, jalouse parce qu'elles avaient une mère pour les embrasser, les gâter, leur offrir des poupées. Jalouse parce qu'elle ne se souvenait pas d'avoir appelé sa mère maman. Et puis elle m'a redit aussitôt qu'elle les

adorait, qu'elle s'inquiétait dès le moindre rhume, mais qu'elle aurait voulu être elles lorsqu'elle les lavait, elle aurait voulu être elles à recevoir les gestes d'amour tout en se demandant, parce qu'elle ne les avait pas appris, si ces gestes étaient bien ceux qu'il fallait faire.

Alors j'étais là, le téléphone en main à écouter cette femme dont je ne connaissais pas le visage, dont je ne connaissais pas le nom, avec ce terrifiant sentiment d'impuissance. Oui, j'étais face à cette tâche insurmontable de lui apporter une consolation.

Je l'imaginai chez elle, assise sur le coin d'une chaise, repliée sur elle-même. Attendait-elle une réponse ? Je ne crois pas. Elle voulait seulement me parler. Mais je ne pouvais pas la laisser seule avec le silence qui venait de prendre place. Alors – et c'est ce que je me dis aujourd'hui – peut-être aussi parce que j'étais comme James Agee qui, bouleversé face à Emma Woods, avait dit : « J'aurais fait n'importe quoi au monde pour elle », j'ai brusquement pensé à ce que m'avait raconté Georges Perec à propos de son livre *La Disparition*. Je lui ai raconté que Perec avait écrit un livre de plus de trois cents pages sans employer une seule fois la lettre E. Véritable prouesse technique littéraire puisque c'est la lettre la plus utilisée de la langue française. Mais ce que je lui ai raconté surtout, c'est ce que m'en avait dit Perec. Lorsqu'il a envoyé à son éditeur, c'était Maurice Nadeau, je crois, le manuscrit de *La Disparition*, et que celui-ci lui a dit qu'il allait le publier, il s'était étonné de son absence d'étonnement face à l'absence de la voyelle E. Vous n'avez rien remarqué de particulier ? lui a demandé Perec. Oui, en effet, lui avait répondu Nadeau, il avait à la lecture ressenti quelque chose de particulier, mais sans percevoir en quoi consistait cette particularité. La particularité, avait répondu Perec, c'est qu'il n'y a pas de lettre E. La lettre E est absente du livre. C'était tellement incroyable pour Nadeau, m'avait dit Perec, qu'il lui a dit : je vais le relire et je vous rappelle. Et le livre, dans lequel excepté dans le nom de l'auteur n'apparaît jamais la voyelle E, a été publié en 1969 sous le titre *La Disparition*.

J'aurais pu ajouter que *W ou le souvenir d'enfance* paru en 1975 a été dédié à la lettre E, ou dire, comme Claude Burgelin l'a précisé dans l'album de la « Pléiade », que *La Disparition* est évidemment une fable sur la destruction des Juifs. Je ne l'ai pas fait.

À cette jeune femme qui à son tour m'écoutait, je lui ai dit voilà : un livre amputé de la lettre la plus fréquente de la langue française, celle sans laquelle il était inconcevable d'envisager d'écrire, une maison d'édition a choisi de le publier. C'est un livre différent mais c'est un livre. Un vrai livre. Et puis j'ai essayé de dire, du mieux que j'ai pu, et je t'avoue que je ne sais plus comment, maladroitement certainement, avec ce sentiment d'impuissance que j'avais souvent éprouvé, que les enfants qui comme elle ont eu leurs parents déportés, ont eu, en raison de cette absence, inévitablement une enfance différente. Oui, son enfance avait été différente comme était différent le livre de Perec, mais elle avait une vie telle que ses parents, jusqu'au dernier moment, avaient espéré pour elle. Une vie de femme aimée et de mère de famille. Et je lui ai dit que oui, que j'en étais persuadé, c'est ce que ses parents avaient souhaité de toutes leurs forces.

Alors, et je l'ai su aussitôt, au bout du fil quelque chose venait de changer. Sa respiration avait changé. Elle m'a dit merci et doucement elle a raccroché. Sa voix aussi était différente. C'est la voix d'une petite fille qui m'avait dit merci.

C'est en pensant à cette conversation, et bien qu'à propos d'une autre histoire, que, bien des années après, j'avais écrit dans *Quoi de neuf sur la guerre ?* : « Cette histoire, je crois que je la

comprends mieux maintenant qu'à mon tour je l'ai racontée. Comme si, la racontant à haute voix, j'entendais quelque chose que je ne savais pas encore. »

Cette jeune femme, je ne l'ai vue qu'une fois. Très peu de temps après. Elle avait téléphoné chez moi et Elen lui avait donné l'adresse de la clinique où je venais d'être opéré d'une hernie. Elle était venue m'offrir le volume des contes et nouvelles de Maupassant publié dans la Bibliothèque de la Pléiade. C'était une jeune femme souriante. Elle n'est pas restée très longtemps. Elle voulait seulement me remercier.